

A toi qui sais traduire et susciter les émotions, nous voudrions te commander une œuvre qui puisse rendre compte de l'expérience humaine que nous vivons. Expérience qui, pour intense et inattendue qu'elle soit, est cependant vécue par de nombreuses populations dans le monde. Pour que tu puisses bien comprendre de quoi il s'agit, nous n'avons pas économisé nos mots. Il faut d'abord que tu saches qui nous sommes.

L'histoire nous a joué un tour. Ici, la frontière ne suit pas une crête ou une rivière. Elle fait de notre petit fleuve une curiosité qui commence dans un État, en traverse un autre, et se termine à nouveau dans celui où il avait pris sa source. Nous sommes donc coincés entre deux extrémités. Au gré des changements de frontière nous fûmes parfois immigrés sur notre propre terre... sans avoir bougé d'un pouce, avec le devoir d'apprendre une autre langue, découvrir une autre culture et s'attacher à d'autres valeurs. Nous nous étions accommodés de cette situation. Mais quand Maastricht et Schengen eurent finalement décidé que les barrières n'étaient plus de mise, nous fûmes ravis. La borne rouge et blanche nous séparait symboliquement de nos frères avec lesquels nous partageons la même culture hybride, alpine et méditerranéenne. Pour nous, les concepts de « nation », « frontière », sont par conséquent assez difficiles à appréhender et nous leur donnons un sens particulier.

Autre chose qu'il te faut savoir : ici, la barrière des Alpes présente une échancre. Notre destin est lié à celui de la Route millénaire qui l'emprunte et qui a changé notre vocation. Elle nous a offert l'opportunité de vendre au loin les produits de notre terre, d'accueillir et guider les voyageurs. Chacun de nos villages est devenu un relais hospitalier sur un itinéraire périlleux. Nous y avons conduit des caravanes chargées de sel, de soieries de Milan, des changeurs juifs, des armées triomphantes ou en déroute, des pirates catalans, des marchands génois, vénitiens, toscans, levantins et hollandais, des fuyards et hérétiques de tous horizons, des tâcherons bergamasques et colporteurs savoyards. La contrebande est devenue pour certains d'entre nous une seconde nature. Durant des siècles, le passage ne s'est jamais arrêté. Pas même du temps où des sanctions avaient été prises contre celui qui voulait rétablir l'empire romain. Le passage a ainsi permis à nos anciens d'échapper à l'isolement coutumier de nos contrées et de nous léguer un riche patrimoine.

Il faut que tu saches que nous sommes très fiers quand des visiteurs viennent ouvrir leurs grands yeux émerveillés.

Mais voilà, le centre de gravité du monde s'étant déplacé, ce qui maintenait notre fragile équilibre s'est effondré. Les signes qui annoncent notre déclin se multiplient. La route est désormais semée d'embûches. Le train, reconstruit à grands frais après la guerre, est lui aussi menacé. Les écoles se vident, les commerces et services publics ferment. La déprise est telle que le loup est de retour, ses crocs déchirant les derniers lambeaux de notre vieille civilisation pastorale.

Certains d'entre nous, entrés en résistance, ont désespérément continué à y croire. Ils ont même été rejoints par quelques nouveaux arrivants, trouvant là un moyen de suivre un mode de vie en marge. Puisque nous sommes devenus une marge, non rentable et donc menacée d'abandon. De nouveaux enjeux nous condamnent à n'être qu'un appendice passif et soumis, « arrière-pays », réserve foncière d'un vaste territoire. La métropole reconnaît tout de même notre tradition de l'accueil. Elle nous confie donc ses anciens, ses malades et ses adolescents difficiles. L'hospitalité continue de nous nourrir. Elle fait toujours partie de notre patrimoine et de notre identité.

Face à notre déclin apparemment inéluctable, nous nous étions résignés, pensant que notre rôle allait à présent se cantonner à celui de musée figé pour l'éternité ou de terrain de jeu pour les urbains en manque de grands espaces. Malgré quelques ferments prometteurs, nos moyens de subsistance sont à présent précaires et les liens qui nous unissaient se sont distendus.

Maintenant, que tu nous connais un peu mieux, il est temps d'entrer dans le vif du sujet, d'explicitier ce qui motive vraiment notre commande.

Par un retournement imprévu de l'histoire, la mondialisation nous a propulsés sur le devant de la scène, nous qui pensions être condamnés à l'oubli ! Un évènement tragique l'annonçait. Il y a un peu plus de vingt ans, Todor, un enfant de sept ans, qui fuyait la guerre et les persécutions avec sa famille sur une de nos routes de montagne, mourait sous les balles de la police. Comme un avertissement, une faute originelle.

Ils furent plus tard des dizaines, puis des milliers à tenter de passer par ici. Notre vallée semblant - aujourd'hui à tort - s'ouvrir comme une voie évidente vers le Nord convoité. Rien ne semblait pouvoir les atteindre. Démunis de tout, torturés, rançonnés par les passeurs, ayant vu les leurs se noyer, ils gardaient tout de même pour un temps la vitalité et l'optimisme de ceux qui ont échappé à la mort.

Face à eux, une vieille tradition de l'accueil s'est réveillée. Ils étaient affamés, blessés, frigorifiés, nous les avons nourris, soignés et mis à l'abri. Nous avons dialogué avec eux et découvert qui ils étaient, compris pourquoi ils étaient là et pourquoi ils étaient une chance pour nous. Ils étaient en fait le moyen de nous reconnecter au monde, de nous rendre notre dignité. A divers degrés d'implication, nous nous sommes retrouvés ensemble autour d'un projet commun, à resserrer la trame relâchée de nos liens, réaffirmer notre humanité. Nous avons appris à l'école que les deux États auxquels nous appartenions s'étaient construits en opposition à la barbarie et se présentaient comme tels à la face du monde, porteurs de valeurs généreuses inconditionnelles. D'autres générations, qui se sentaient éloignées des images de guerre, de misère et d'injustice partagées sur les réseaux sociaux, ont pu se retrouver confrontées à une situation sur laquelle elles pouvaient avoir une prise. Par leur engagement dans l'accueil, elles ont pu découvrir le monde associatif, l'humanitaire, sensibiliser leur famille et leur entourage.

Nous avons aussi pu renouer des liens forts avec nos frères, ceux qui sont obligés d'accueillir, car c'est sur leurs rives qu'arrivent par milliers les survivants de la mer. Nous partageons avec eux les mêmes conséquences sur nos vies puisque nous passons notre temps désormais à compter :

- compter les repas à cuisiner et distribuer,
 - compter les couvertures à trouver, les lits à préparer,
 - compter les entrées ,
 - compter les sorties,
 - compter les femmes et les enfants,
 - compter les mineurs,
 - compter les malades et les médecins volontaires,
 - compter les livres et les cahiers
- compter les chaussures à distribuer,
 - compter les morts,
 - compter leur âge,
 - compter les hommes raflés au matin,
 - compter les jours qui nous séparent de nouvelles de l'autre côté du mur.

Mais, dans leur cas, leur tristesse sourd du plus profond. Car c'est à chaque fois une offense à leur hospitalité que cette urgence de partir de chez eux. Et ils doivent ravalier leur tristesse face à tant d'espoir, parce que la bonne nouvelle d'un frère dont on a pansé les plaies, qu'on a nourri et réchauffé ne peut que les faire exulter...

De la source du fleuve à son embouchure, d'après une enquête sérieuse, plus de deux cents familles se sont donc impliquées avec nous dans l'hospitalité, à des degrés divers. Tu imagines bien que nos décisions n'ont pas fait l'objet de la belle unanimité vantée parfois dans la presse ou dans des documentaires, loin de là. Nous pensions pourtant que notre attitude allait de soi.

On commença à parler de nous quand nous nous retrouvâmes hébétés devant les tribunaux. Face à l'urgence de la situation, nous n'avions pas réfléchi. Il s'agissait de mettre en sécurité des enfants, des familles, des gens perdus, comme nous l'avions toujours fait pour n'importe quel égaré dans nos montagnes, même si cela supposait de passer la frontière.

Notre simple geste de fraternité allait nous mener bien loin. En quelques semaines, notre vallée oubliée se retrouvait à la une de la presse nationale et internationale et fit l'objet de milliers d'échanges sur les réseaux sociaux, de documentaires, de livres et même de recherches scientifiques. Les médias, qui aiment les sujets « clivants », n'ont alors pas hésité à nous donner la parole... Tandis que nous nous y présentions comme attachés à la défense de la dignité et les droits humains, nous y apparaissions invariablement en qualité de « militants pro-migrants » : un raccourci absurde, emprunté à un certain champ lexical dangereux, et que nous récusons avec force.

Nous avons donc dû commencer à gérer notre image, à entrer dans le débat politique. Il nous a fallu tenter de justifier notre attitude en convoquant la morale, le droit et la géopolitique. En réponse, nous recevons plus d'encouragements que de reproches. Mais nous devons nous poser la question : accueillir et maintenant ?

« Prenez les donc chez vous, si vous les aimez tant ».

La suggestion que l'on nous assène régulièrement, comme un défi. Les avoir pris chez nous, c'est précisément ce qui nous est reproché. Nous aurions dû y réfléchir à deux fois. Les lourdes conséquences de notre choix étaient imprévisibles. Puisque nous avons aidé des gens en situation irrégulière nous sommes devenus des délinquants... solidaires, mais délinquants quand même, surveillés de près par la police. Nous n'avons pas réveillé que *l'humanité* mais aussi le racisme et la xénophobie, à peine dissimulés derrière une argumentation économique et sociale hasardeuse. De nombreux militants nous ont reproché d'avoir attiré les projecteurs et les micros. De ce fait, comme conséquences secondaires et tragiques, nous aurons rendu, nous, la circulation des personnes migrantes encore plus difficile et plus dangereuse... Nous serions ainsi responsables de blessés et de morts supplémentaires.

Les conséquences négatives – fantasmées ou bien réelles – pour nous-mêmes et nos concitoyens sont donc sérieuses. Mais les conséquences pour nos hôtes ? Combien ont laissé leur vie dans le fleuve, sur l'autoroute, sur les rails, et plus loin en Méditerranée ? Maintenant il n'y a pratiquement plus de passage et cela nous inquiète. Nous savons que des milliers seraient « pris en charge en amont », otages du racket que les dirigeants de l'autre rive exercent sur nos États. Les quelques dizaines qui sont encore chez nous sont parfois trop abîmés pour poursuivre leur voyage. D'autres ont trouvé leur place, obtenu des papiers, appris le français, repris des études, et citent désormais en exemple l'accueil qui leur a été réservé chez nous.

Il faut que tu saches aussi que grâce à eux le monde est venu à nous et nous a transformés. Nous avons partagé nos jeux, nos recettes, nos musiques, nos dessins et poèmes. Nous avons donné un sens au mot fraternité. Nous sommes plus riches qu'avant.

C'est bien dans ce sens-là que nous voudrions que tu travailles pour et avec nous en tenant compte de qui nous sommes et de ce que nous faisons : accueillir ou ne pas accueillir ? Tu comprends certainement, pensons-nous, que cette problématique ne concerne pas uniquement notre groupe. Qu'elle est celle de toute région frontalière, ici, mais aussi bien partout ailleurs dans le monde. Que c'est une nécessité de se la poser collectivement. Qu'elle peut être largement partagée tant elle concerne les habitants de cette planète si découpée, si tronçonnée.

Ton œuvre aura donc pour intention de susciter un large débat. Elle devra être lisible et compréhensible par tous, quelle que soit la culture ou langue de chacun. Il serait également bon qu'elle puisse atténuer les tensions que tu as dû percevoir dans ce que nous avons écrit plus haut. Voilà un sacré défi, mais nous serons là pour t'aider.

Nous comptons sur toi. Il te suffira de parcourir notre territoire pour voir que depuis la préhistoire, nous convoquons des artistes pour exprimer nos préoccupations ; ils ont toujours été de véritables acteurs, pris au sérieux, critiqués ou adorés ; ils ont changé notre regard et donc le cours des choses. Des graveurs de la vallée des Merveilles, à *La Vénus aux chiffons* de Michelangelo Pistoletto, en passant par les fresquistes de Notre Dame des Fontaines, ils ont su trouver leur place parmi nous, eux aussi.

Merci

Claudine Avram, Frédérique Bellanger,
Francine Cappelletti, Charles Claudio, Maurice Fréchuret,
Soar Gueron, Jean-Marc Lévy-Leblond, Suzel Prio, Fanny Spano.